

LES gros volets de bois dont la peinture verte s'écaille sont fermés. Derrière, Ferdinand Bringuet a placé un escabeau double dont il se sert au jardin pour tailler ses arbres et cueillir les fruits. Il se tient dessus, l'œil collé au petit trou en forme de cœur qu'il dégage en soulevant le papier noir qu'il a cloué là pour répondre aux exigences de la loi sur la défense passive.

Sa femme, Maria, se tient en bas cramponnée des deux mains aux montants. Elle demande pour la cinquième fois au moins :

— Es-tu certain qu'ils ne peuvent pas te voir ?

— Bien entendu. Je suis dans l'ombre. Ils sont dans la lumière.

La Retraite aux flambeaux

– La lumière, avec ce qu’il tombe...

– Justement, ils ne lèvent même pas le nez.

– Il en passe toujours autant ?

– Toujours.

– Descends donc, va ! Tu finiras par tomber et te casser les reins.

Ferdinand descend lentement. Sous son poids, les marches craquent.

– Ils tireraient dans les volets, on serait tués, dit Maria.

– C’est certain. Mais pourquoi veux-tu qu’ils tirent dans nos fenêtres ? Ils ne pensent qu’à foutre le camp le plus vite possible. Il y a des gens dans les rues ou dans les jardins, ils ne les regardent même pas. Des fois, c’est en se cachant qu’on risque le plus. Je viens de voir l’Éléonore qui allait puiser de l’eau comme si de rien n’était.

– Viens, on sera aussi bien derrière.

Il la suit dans la pénombre de la petite salle à manger jusqu’à la cuisine dont la porte-fenêtre donne sur le jardin. D’ici, on entend encore le roulement des véhicules de toutes

La Retraite aux flambeaux

sortes qui passent dans la rue, mais légèrement atténué.

– Assieds-toi donc un peu, dit Maria.

Ferdinand tire une chaise paillée de dessous la table et s'assied en disant :

– Donne-moi un verre d'eau avec un cachet.

– Tu as mal à la tête ?

– Un peu, oui.

– Tu devrais t'allonger.

– Bien sûr que non !

– Tu as tort, ça te ferait du bien. Si tu t'endors, je te réveillerai pour manger.

– Non !

– Il me reste deux œufs frais, je peux te les faire au plat. Tu aimes bien et c'est pas lourd.

– Non.

Ferdinand Bringuet est un homme de soixante et onze ans qui est loin de paraître son âge. Il doit mesurer pas loin d'un mètre quatre-vingt-dix et peser un bon quintal. Des épaules lourdes et tombantes avec un cou qui s'élargit dès la base du crâne. Presque pas de ventre, des bras énormes emmanchés de poi-

La Retraite aux flambeaux

gnes épaisses et larges, aux doigts spatulés dont les ongles déformés sont striés de brun. Il porte un pantalon de coutil bleu rapiécé aux fesses et aux genoux. Un maillot de corps bleu plus foncé dégage ses épaules et laisse déborder la toison grise de sa poitrine. Son gros visage semble sculpté dans la brique. Il n'a pas dû se raser depuis deux ou trois jours car sa barbe luit comme un semis d'argent. Son front bas, très creusé de rides profondes, est comme écrasé par une casquette à visière de cuir.

Il se tient accoudé à la table rectangulaire recouverte d'une toile cirée dont les carreaux qui ont dû être rouges et blancs sont à présent bruns et jaunes. Ils sont presque complètement effacés là où se tient Ferdinand et en face de lui.

Maria est une petite femme ni grosse ni maigre, avec un visage de pomme flétrie, et des cheveux bruns où se comptent les fils blancs. Elle a soixante-quatre ans. Ses yeux gris ont l'air pleins de jeunesse. Elle donne à

La Retraite aux flambeaux

son mari un comprimé dans un demi-verre d'eau.

– Remue bien pour le faire fondre.

– J'aurais mieux aimé l'avalé même cassé en deux ou trois.

– Non. Je t'ai déjà dit que ça fait des trous dans l'estomac.

Il a un geste de la main en direction de la route.

– Si jamais y se mettent à canarder, y nous en feront pas que dans l'estomac, des trous !

– Tout de même, ça fait plaisir de les voir foutre le camp comme ça.

– Quand le dernier sera parti, on pourra respirer. Pas avant !

Il fait fondre son comprimé, boit d'un seul trait, grimace et tend son verre où elle verse de l'eau. A mi-hauteur, il l'arrête.

– Mets-moi un peu de vin. Ça me rincera la gorge. J'ai jamais pu encaisser le goût de l'aspirine. J'suis pourtant pas difficile.

Elle va chercher le litre dans un petit meuble de coin où sont d'autres bouteilles. Elle verse du vin rouge dans l'eau. Au

La Retraite aux flambeaux

moment où il porte le verre à ses lèvres, on cogne à la porte. Il suspend son geste. Les coups redoublent et sont plus violents.

– C'en est un. Ça cogne à coups de bottes !

Maria joint ses mains et murmure :

– Seigneur ! C'était trop beau... Protégez-nous.

On cogne et on crie avec un fort accent :

– Oufrez ! Oufrez ! Che casse la borde !

– Merde ! Faut y aller. Y vont tout démolir.

– N'y va pas.

– Ils entreront. Et s'ils nous trouvent, ce sera bien pire. Reste là, toi. Ne t'en mêle pas.

Il se lève et passe dans le petit couloir qui mène à la porte d'entrée. Il y fait presque nuit. Comme on cogne de plus belle, il crie très fort :

– Voilà ! On arrive ! On n'a plus vingt ans !

Il ouvre la porte de chêne. Un sous-officier allemand en uniforme noir de la SS est là. Il porte un sac presque aussi gros que lui. Il a un visage d'enfant très maigre, la taille et la

La Retraite aux flambeaux

corpulence d'un gamin de quinze ans. Il aboie :

– Karache ! Karache !

– Garage ? Je suis pas garagiste, moi. Le garage il est sur la route à gauche à... Vous continuez jusqu'à la sortie du village. Vous allez voir les pompes à essence... Doivent être à sec.

Comme Ferdinand s'avance pour lui montrer le chemin, le soldat lève la main pour le repousser.

– Non. Pas karachiste... Ta foiture.

– Ah, j'ai pas d'auto, moi. Pas de moto non plus. Pas de garage, vous voyez bien.

Il montre le jardin des deux côtés de la maison et les deux petits carrés qui le séparent de la route où le défilé continue. L'autre désigne l'escalier qui se trouve sous le perron.

– Café. Picyclette !

– Non. J'en ai pas non plus.

– Fous mentez. Tous les Français ont une picyclette.

– Elle est foutue, la mienne.

– Venez.